

# Oncle Sam exporte ses remords

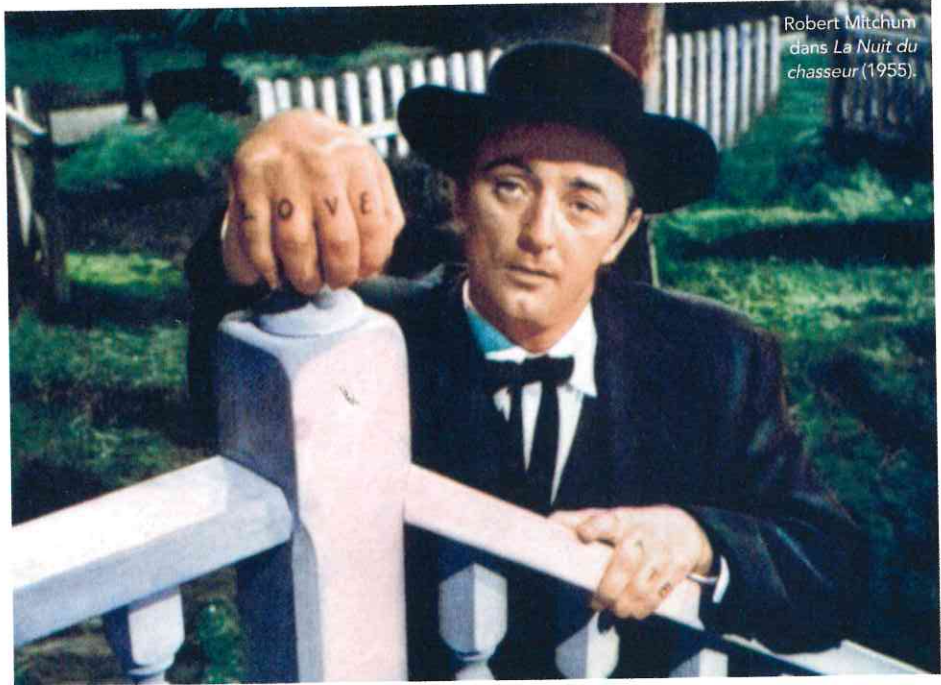
La mauvaise conscience des États-Unis est, comme la bonne, un produit d'exportation. Comme si le monde entier devait partager le repentir des élites blanches d'outre-Atlantique.

PAR GUY KONOPNICKI

**L**a bonne conscience des États-Unis, exprimée par le *New York Times*, s'émeut de la législation française, à ses yeux discriminatoire. La laïcité ne serait donc que le masque d'une persécution religieuse frappant les musulmans, en obligeant les fillettes à montrer leur visage à un maître d'école, qui leur apprend, entre autres choses, que l'espèce humaine, unique et universelle, vit sur un globe et non sur une surface plate. Je sais qu'en Amérique, Dieu est à leurs côtés, c'est une chanson de Bob Dylan écrite à l'époque où les enfants d'Alabama étaient séparés à l'école en fonction des pigments de leur peau. Plaidant coupables pour leur propre histoire, les progressistes des États-Unis exportent donc leur nouvelle culture fondée, comme l'ancienne, sur la culpabilité des créatures humaines. Dominer en prétendant offrir le repentir et la rédemption : le prédicateur incarné par Robert Mitchum dans *La Nuit du chasseur* ne fait pas autre chose. L'unique film réalisé par Charles Laughton met à nu la bonne conscience américaine. Elle s'incarne en Robert Mitchum qui poursuit deux enfants en chantant des cantiques, pour récupérer les dollars, butin d'un père condamné à mort pour un braquage. Tout le monde est coupable, répète le prédicateur, la mère par le péché de chair et les enfants, parce qu'ils en sont nés.

## La France n'a pas à se sentir coupable

Le prédicateur a changé d'apparence, il a abandonné la virilité de l'acteur pour un genre indéterminé. Il nous poursuit, pointant un doigt vengeur sur la France, son école impie, qui ne refuse pas les élèves en fonction de l'origine et qui, au contraire, les oblige à suivre un enseignement universaliste et leur interdit d'afficher une différence religieuse. Elle doit imiter les États-Unis, la France, et battre sa coulpe pour les crimes de son passé. La France a bien connu un régime discriminatoire, à Vichy, elle en a reconnu les crimes. Les États-Unis ne se sont jamais excusés pour leur Président, Franklin D. Roosevelt, qui



Robert Mitchum dans *La Nuit du chasseur* (1955).

L'APC VIA GETTY IMAGES

tenta de récupérer les hommes de Vichy pour écarter le général de Gaulle. Imaginant les Français à l'image des Américains, l'état-major de l'US Army avait veillé sur la couleur des soldats qui débarquaient en Normandie, comme si, pour être acclamés, les libérateurs devaient être blancs. Il fallut bien s'y résoudre, les Français libérés voulaient, plus que jamais, vivre sous une république laïque. Les musiciens de jazz, las des humiliations subies aux États-Unis, y trouvèrent refuge. Au festival d'Antibes, Sidney Bechet et Louis Armstrong s'exaltèrent de pouvoir loger dans n'importe quel hôtel, d'avoir le droit de s'installer à toutes les terrasses de café et de déambuler dans les rues, au milieu de leur public. Et quand, aux États-Unis, l'expression culturelle des Afro-Américains était confinée à la musique, la Série noire de Gallimard publia le premier polar situé à Harlem, *La Reine des pommes* de Chester Himes, qui s'était initié à la littérature dans un pénitencier des États-Unis. La France n'a nul besoin de se sentir coupable pour goûter le meilleur de la culture américaine. La culpabilité appuie la promotion du pire. Elle nous vend des normes internet politiquement correctes, édictées par les trusts californiens, elle nous sature de séries télé au casting respectueux de la diversité et, surtout, un modèle économique. Car l'exportation de la culpabilité exempte le capitalisme, seul système autorisé à perdurer en dépit de ses crimes. Qu'à cela ne plaise, pour la laïcité, nous plaiderons *not guilty!* ■



**I WANT YOU**